

Josiane Balasko

Sylvie Gendron

Number 178, May–June 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49671ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gendron, S. (1995). Josiane Balasko. *Séquences*, (178), 28–32.

Josiane Balasko

féminin pluriel

qui est important, c'est d'éviter la vulgarité et les emportements.

Lorsqu'un comédien sent qu'une comédienne est attirée par lui, change-t-il son comportement?

Cela dépend du degré d'intelligence du partenaire. Certains peuvent profiter de l'occasion.

Il y a aussi la caméra, élément d'intimidation.

Pas vraiment, car les bonnes scènes d'amour sont celles où les comédiens oublient qu'il y a une caméra.

D'où l'interiorité dans le jeu.

Exactement. Et puisque les scènes d'amour sont des représentations d'actes qu'on fait en privé, ce sont celles qui sont les plus difficiles à jouer.

Des projets immédiats, y en a-t-il?

Je viens de terminer un film avec Luchetti, il s'agit de *La Scuola*. Il sort très bientôt en Italie.

Est-ce qu'Anna Galiéna croit au *star system*?

Oui, j'y crois, mais dans un contexte purement hollywoodien. En Europe, je ne crois pas qu'il existe.

Si on vous donnait l'occasion de jouer dans un long métrage en Amérique, avec quels cinéastes aimeriez-vous tourner?

Évidemment, il y a Woody Allen. Mais j'aime aussi Jonathan Demme et Quentin Tarantino. En Amérique, je choisirais des réalisateurs qui ont une touche à l'européenne.



FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

- 1986 *Moscha Addio* (Mauro Bolognini)
- 1987 *La Travestie* (Yves Boisset)
- 1989 *Willy Signori* (Francesco Nuti)
- 1989 *Jours Tranquilles à Clichy* (Claude Chabrol)
- 1990 *Le Mari de la coiffeuse* (Patrice Leconte)
- 1990 *La Viuda del capitan Estrada* (José Luis Cuerda)
- 1991 *Vieille canaille* (Gérard Jour'd'hui)
- 1992 *Il Grande Cocomero* (Francesca Archibugi)
- 1992 *L'Écrivain public* (Jean-François Amiguet)
- 1993 *Being Human* (Bill Forsyth)
- 1993 *Senza pelle* (Alessandro d'Alatri)
- 1995 *La Scuola* (Daniele Luchetti)

Lydie, Madame Musquin, Simone, Frède, Inspecteur Molyneux, Colette Chevassu, Marie-Jo: toutes ont la sensibilité et le coffre de Josiane Balasko. Actrice ou co-médienne, c'est selon, auteur de scénarios, de pièces de

théâtre, dialoguiste hors pair, réalisatrice, productrice... Trop beau pour être vrai?

Non, possible même si rien ne vient facilement. Sans doute peut-on aujourd'hui la nommer la Balasko, comme on disait La Goulue, ou La Maillan, car elle s'est bien mérité cette particule de la noblesse populaire.

Seules les très grandes y ont droit et n'en hérite pas qui veut. Multiforme et multidisciplinaire, Josiane Balasko n'est pas seulement la petite rigolote un peu enveloppée, ou, pire encore, le boudin qui fait rire. Cette manie qu'ont les critiques de donner des étiquettes réductrices, elle a su très rapidement y mettre fin, au moins en ce qui la concernait.

Sylvie Gendron





«Je ne suis pas une actrice conventionnelle, je fonctionne surtout à travers les rôles que je m'invente. Je n'ai pas le physique que l'on attend d'une comédienne et j'en ai pris mon parti en suivant un vieux principe soixante-huitard qui consiste à baiser le système en douceur!» *Studio*, novembre 1993

Lorsqu'elle joint les rangs du Splendid, en 1977, elle a déjà derrière elle deux succès de théâtre, des *one woman show* qu'elle s'est écrits pour elle toute seule. C'est bien sûr la belle époque des cafés-théâtres et comme beaucoup de gros noms de la cinématographie française d'aujourd'hui, elle passera par cette école nouvelle et très informelle. Avec le recul, on voit bien qu'elle est sur le haut du panier, avec les Blanc, Jugnot et Lhermitte. Elle participe pleinement à l'écriture des spectacles et exaspère à force de perfectionnisme. Peut-on lui en vouloir? Au théâtre, elle est une des plus remarquées. Elle n'hésite pas à s'écrire des pièces, comprenant bien qu'on n'est jamais si bien servie que par soi-même.

Et elle fonce, la Balasko. Avec ou sans l'équipe du Splendid (une chose peut être bonne mais encore faut-il savoir en sortir), elle tournera beaucoup. Souvent, des petits rôles parfois des plus importants mais qu'on remarque toujours. En 1981, quatre ans seulement après ses débuts avec le Splendid, elle se lance finalement dans l'écriture de scénario. Elle a déjà travaillé sur des pièces et comme coscénariste mais jamais elle n'a autant porté un projet de cinéma. Ce sera **Les hommes préfèrent les grosses**, mis en scène par un vieux complice, Jean-Marie Poiré. Elle y est Lydie, cette fille un peu boulotte qui ne sait pas s'y prendre dans la vie, avec son physique un peu ingrat certes, mais qui ne demande qu'à s'exprimer. Ce n'est sûrement pas un chef-d'œuvre, il s'en faut de beaucoup, mais il y a un ton et surtout, une façon de s'attarder aux personnages féminins qui n'est pas habituelle pour ce genre de comédie.

En tant que scénariste et réalisatrice, autant que comme comédienne, Balasko a ceci de particulier que

ses sujets, même s'ils traitent bien souvent des problèmes de femmes, ne sont pas typiquement féminins. Parce qu'elle a su créer et imposer son univers, on réalise vite que son cinéma n'a pas de sexe au sens où il n'est pas typé «cinéma de femme». Il est d'abord humain, bourré de tendresse pour les défauts de ceux de sa race, hommes et femmes. Et c'est en cela que Balasko fait un cinéma «féministe» — dans le meilleur sens du terme ou comme on souhaiterait que soit le féminisme — à l'image de son auteur: généreuse de corps et d'esprit, le verbe leste, souvent direct, ayant la vue longue et les idées larges, elle parvient à ne pas faire prendre toute la place aux femmes de ses films, et à regarder les hommes sans indulgence mais sans acharnement non plus. On se rend vite compte que son cinéma est tolérant, anti-raciste, qu'il ne fait pas de ségrégation, qu'il s'adresse à tout le monde.

En 1982, Jean-Marie Poiré, encore lui, met en scène pour le cinéma le texte de la pièce à succès du

Splendid: **Le Père Noël est une ordure**. C'est cette pièce, et bien entendu le film, qui donneront une visibilité maximum aux membres du Splendid. Au départ, il n'y avait pas de rôle pour Balasko mais on lui écrira le personnage de Madame Musquin,

Avec Thierry Lhermitte dans **Nuit d'ivresse**



Nuit d'ivresse



Élie Castiel

Gazon maudit

Pour son quatrième long métrage derrière la caméra, Josiane Balasko s'attaque une fois de plus à la comédie. Et comme d'habitude, elle n'y va pas avec le dos de la cuillère. Sauf que cette fois-ci, on ne retrouve pas les quelques lourdeurs et les origines «café-théâtre» qui caractérisaient ses précédentes réalisations. **Gazon maudit** est une comédie sobre tout en étant provocatrice, libre comme le vent tout en faisant dans la nuance, jubilatoire et un tant soit peu dramatique.

Réussir le genre qu'est la comédie est un don que l'on possède ou pas. À travers une histoire originale (une femme trompée par son mari tombe amoureuse d'une autre femme), Balasko non seulement transgresse les lois de l'ordre moral et bouscule les conventions établies, mais arrive également, et de façon étonnante, à «normaliser» les différentes orientations de la sexualité. Homo ou hétéro, peu importe, semble dire une Balasko en pleine possession de ses moyens.

Qu'il s'agisse d'un mari jaloux qui essaie de reconquérir sa femme, d'une épouse bafouée qui cherche à se faire respecter (et consoler), ou d'une maîtresse des plus originales qui se meurt d'amour, tous les personnages du film aiment, un point c'est tout. Dans son contexte affectif, le thème de l'homosexualité féminine n'est abordé que comme prétexte à une histoire d'amour, différente, il est vrai, mais aussi authentique et crédible que n'importe quelle autre histoire d'amour.

Au militantisme dépassé, la réalisatrice préfère le lyrique et la jouissance. Elle réussit un film tonique en plaçant ses protagonistes dans une réalité très quotidienne, qu'elle filme par contre dans des décors et des lieux qui font rêver (une maison à la campagne au style méditerranéen, une incursion dans un restaurant gitan et une prédilection pour des couleurs vives et primaire). Mais la critique sociale est toujours présente. Il s'agit bien d'un règlement de comptes aux machos de tout acabit et aux doctrines et idéologies toutes faites.

Sans voler la vedette, car tous les comédiens sont d'un naturel désarmant, Balasko s'est donnée une allure éloignée de toute caricature, puissante, humaine. Victoria Abril, par sa présence, ajoute un rayon de soleil à la chaleur d'un décor de campagne aux couleurs du soleil. Quant à Alain Chabat, il passe allègrement de mari infidèle et jaloux à amant exemplaire et compréhensible, prêt à aimer d'une nouvelle façon. Tous trois forment un triangle amoureux «nouvelle vague», pétillant, provocateur, désarmant.

GAZON MAUDIT

Fr. 1994, 105 min. — Réal.: Josiane Balasko
— Int.: Josiane Balasko, Victoria Abril, Alain Chabat, Ticky Holgado, Michel Bosc, Catherine Hiegel, Catherine Samie — Dist.: CFP





Avec Gérard Depardieu dans *Trop belle pour toi*

cette pauvre bourgeoise amère qui reste coincée dans l'ascenseur. Sous une épaisse couche de fond de teint doré, les cheveux tirés en chignon et le rouge à lèvres saumoné, on a du mal à reconnaître la jeune Balasko d'alors. Pour vous donner une idée de l'invention comique du personnage, voyez seulement, dans la scène de l'ascenseur, ce gros plan du visage de Madame Musquin, appelant Pierre à l'aide, la main en porte-voix et les yeux regardant au ciel. Elle a ce petit pincement de lèvres qui tente de faire décontracté mais qui trahit sa crispation et son agacement.

D'une femme à l'autre, ce n'est jamais la même. Qui a dit que Balasko ne pouvait jouer que les bonnes grosses sympathiques? Qu'elle joue très bien aussi, preuve en est sa Simone, l'aide-ménagère de *La Smala*, film assez méconnu réalisé par Jean-Loup Hubert et qui en outre met en scène une jolie brochette de personnages. En mars 1985, Balasko se jette à l'eau et réalise son premier film, *Sac de nœuds*, pour lequel elle est aussi scénariste, dialoguiste et actrice. Si le film n'est pas encore une grande réussite, ce n'est pas tant le scénario qui pêche que la technique. Malgré l'aide de Claude Miller comme conseiller technique, elle n'a évidemment pas les ressources nécessaires pour s'assurer un projet de qualité. Mais Balasko peut bien trébucher, et même s'y écorcher les genoux, elle continuera, quitte à marcher un ton plus bas en attendant.

VICTORIA ABRIL



La Vengeance d'une femme

Nous n'avions que quelques minutes à notre disposition pour interviewer Victoria Abril. Elle est apparue comme par enchantement, chaleureuse comme le soleil de son pays, expressive comme ses habitants, disposée comme tout comédien professionnel. Dans *Gazon maudit* de Josiane Balasko, elle joue le rôle de Loli, une femme prise entre son mari qui la trompe avec toutes les filles du coin, et une nouvelle flamme, Marijo, une camionneuse qui préfère les femmes aux hommes. Elle défend le film en soulignant que par le biais de ce qui paraît être la revanche d'une femme au foyer, Balasko a réussi un vaudeville sur la tolérance et les différentes façons d'aimer.

Propos recueillis par **Élie Castier**

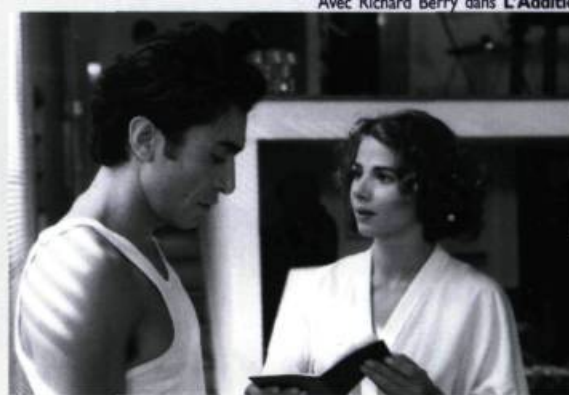
Séquences: Fallait-il du courage pour accepter de jouer le rôle que vous défendez dans *Gazon maudit*?
Victoria Abril: Pas du tout. Le courage a plutôt été de pouvoir enfin aborder la thématique des amours féminines dans une perspective populaire par le biais de la comédie, tout en restant sérieux.

Expliquez donc ce qu'est ce «gazon maudit». Certains pourraient ne pas savoir de quoi il s'agit.
 Le «gazon», c'est la partie pubienne de la femme. Et «maudit» parce que les hommes n'y ont pas accès. Une autre façon de nommer l'homosexualité féminine.

Croyez-vous que «vivre» l'amour tel que le vit Loli est une solution aux incertitudes affectives du monde d'aujourd'hui?

En fait, *Gazon maudit* aurait également pu s'appeler *«La Revanche de la ménagère»*. Il s'agit d'une jeune femme au foyer abandonnée. Et puis un jour, par hasard, elle rencontre la bonne personne au bon moment. À partir de là, les règles du jeu (celui du couple) vont changer dans la mesure où Loli a des choix. Elle va devenir la femme la plus heureuse de la terre: par nécessité d'abord parce que délaissée par un mari qui court à droite et à gauche, par vengeance ensuite parce que cocufiée. Elle va apprendre à concevoir l'amour sous un autre angle. Au début, Loli n'est pas amoureuse de Marijo. Celle-ci n'est qu'un instrument, son otage, une arme qui lui permet de cibler son mari. C'est par la suite qu'elle va tomber amoureuse, incapable de choisir entre un mari volage (qu'elle continue tout de même à aimer) et sa «maîtresse». C'est le cas d'une personne bisexuelle caractéristique que défend le film par le biais de la tolérance et de l'acceptation. Le film dit également que personne n'est à l'abri.

Comme le prouve d'ailleurs la toute fin lorsque le mari de Loli se laisse séduire par le personnage que joue Miguel Bosé.
 Exactement. Car si les barrières morales sautent, le bonheur peut plus facilement être atteint. *Gazon maudit* arrive à démystifier l'idée qu'on se fait de l'homosexualité féminine. L'acceptation de l'homosexualité chez les hommes existe depuis quelques années. Évidemment,



Avec Richard Berry dans *L'Addition*



Kika



Avec Miguel Bose et Marisa Paredes dans **Talons Aiguilles**

s homosexuels ont beaucoup travaillé pour en arriver à ce stade. Les femmes homosexuelles, par contre, n'ont pas encore totalement été admises par la société. Avec ce film, on a tenté de secouer les mentalités. La comédie est une bonne façon de cibler le public.

Il y a-t-il pas un peu d'Almodóvar dans le film de Balasko?

Je ne suis pas d'accord parce que Josiane a son propre univers cinématographique. Ce qui n'empêche pas que j'aime bien Almodóvar. **Gazon maudit**, contrairement aux films de Pedro, souvent tragiques malgré leur côté désinvolte, est un drame sentimental fait avec de l'émotion.

Est-ce que vous avez trouvé difficile de tourner les scènes d'amour avec Josiane Balasko?

Où. Pas du tout. Les barrières de la pudeur physique, ça faisait un bon moment que nous les avons brisées. Après tout, ça n'était que du cinéma.

Y a-t-il une différence entre la façon dont les réalisateurs français et espagnols dirigent les comédiens?

La différence s'établit de réalisateur en réalisateur. Chaque metteur en scène a sa propre personnalité, sa propre perception du cinéma, des objectifs particuliers. Et la nationalité n'a rien à voir dans tout cela. Il est impossible de comparer.

En suivant votre carrière cinématographique de près, on s'aperçoit que les films où vous jouez ont très souvent un côté sensuel.

Où, c'est vrai. Mais il s'agit de désir. Car le désir est tout. Sans lui, l'existence est banale et vide.

En vous associe très souvent à Almodóvar. Comptez-vous tourner de nouveau avec lui?

Almodóvar a tourné son tout dernier film, **La Fleur de mon secret** au même temps que je tournais **Personne ne parlera de nous lorsque nous serons morts**. Quoi qu'il en soit, on avait besoin, Almodóvar et moi, d'un repos, l'un de l'autre. Dans la vie comme dans l'amour, il faut savoir prendre ses distances et du recul pour mieux apprécier le désir de nouveau.

Avec quel réalisateur avez-vous tourné votre tout dernier film?

Il s'agit de Tano Díaz, un jeune cinéaste qui se situe entre John Cassavetes et Quentin Tarantino. Plus qu'à la femme, c'est «l'âme» féminine qu'il s'intéresse. Ils sont rares à cultiver une telle perspective. C'est ce qui m'excite chez ce cinéaste.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

- 1976 **Cambio de sexo** (Vicente Aranda)
- 1980 **La Muchacha de las bragas de oro** (Vicente Aranda)
- 1982 **J'ai épousé une ombre** (Robin Davis)
- 1983 **La Lune dans le caniveau** (Jean-Jacques Beineix)
- 1986 **Max mon amour** (Nagisha Oshima)
- 1990 **Atame** (Pedro Almodóvar)
- 1991 **Talons aiguilles** (Pedro Almodóvar)
- Une époque formidable** (Gérard Jugnot)
- Amantes** (Vicente Aranda)
- 1993 **Kika** (Pedro Almodóvar)
- Jimmy Hollywood** (Barry Levinson)
- Casque bleu** (Gérard Jugnot)
- Personne ne parlera de nous quand nous serons morts** (Tano Díaz)

Pour se refaire une santé, après un ou deux films qu'on oubliera, elle adaptera pour le cinéma **Nuit d'ivresse**, la pièce qu'elle avait déjà montée avec Michel Blanc et dont elle est aussi l'auteur. On y remarquera déjà Ticky Holgado et Victoria Abril, en *cameo*. La réalisation assez terne de Bernard Nauer, malgré quelques trouvailles, n'enlève rien cependant à la qualité des personnages et surtout des dialogues qui confirment que Balasko est une des meilleures dialoguistes du cinéma français, tous sexes confondus. Avec Blier, Tavernier, Audiard et Blanc, elle nous donne une langue colorée et très précise. Sa *Frède* est excellente, belle et touchante, désespérée et parfaitement vulgaire. Parce que Balasko, l'actrice, a un registre très étendu. Elle fait très bien les pauvres filles mais lorsqu'elle pousse un coup de gueule, celui contre qui il est dirigé doit le sentir passer. La Balasko ne se laisse pas marcher sur les pieds et ça fait plaisir à entendre.

Elle réalisera aussi **Les Keufs**, en 1987, pour lequel elle sera — en même temps que scénariste, interprète et metteur en scène — co-productrice. Ainsi, elle ne veut plus se retrouver à la merci de la production qui impose et déstabilise. Pour cette comédie, elle ira chercher Isaach de Bankolé, Jean-Pierre Léaud, et elle se réserve un beau rôle de femme-flic, celui de Mireille Molyneux, inspecteur de police à la poursuite de proxénètes. Cette comédie sans prétention marche assez bien et confirme que Balasko ne cherche pas à faire du grand cinéma intellectuel mais bien à parler de son époque et de la vie quotidienne, des heurts et malheurs de notre monde, sans grisaille exagérée ni parti-pris militant.

Avec tous ces rôles, on pensait déjà à Balasko comme faisant partie de l'univers de Blier. Elle est de sa famille; ils parlent la même langue. Lorsqu'il lui confie le rôle de Colette Chevassu, la secrétaire intérimaire de **Trop Belle pour Toi**, quelques-uns semblent comprendre qu'elle est bien celle du titre du film, et non Carole Bouquet. Parce que dans ce film, Colette-Balasko n'est certainement pas une femme

Isabelle Hupert et Josiane Balasko dans **Sac de nœuds**



Pourtant, il n'y a pas chez Balasko cette envie de choquer pour le plaisir de faire se courroucer la bourgeoisie de province. Il y a plutôt ce désir de rallier, d'embrasser après avoir frappé. Balasko est cette mère universelle qui tance et récompense.

moche. Ordinaire et quotidienne, oui, mais sûrement pas laide. Son jeu y est brillant: il vous prend à la gorge et ne vous lâche plus. Colette parle au nom de toutes les femmes transparentes, au nom de toutes les évincées. Sa Colette toute ronde est gourmande, sensuelle et douce. Et sa Colette souffre de la comparaison avec la belle Florence. Dans la vie aussi, sans doute, Balasko a dû faire face aux clichés du monde.

D'ailleurs, sortie du succès du film de Blier, Balasko réalise *Ma vie est un enfer*. Cette histoire sans doute pas très originale mais pour le moins truculente lui donne l'occasion de réaliser un de ses rêves: être pour un instant une grande blonde bien «garnie». Sur fond de satire sociale, il ne lui est pas possible de faire l'apologie des âmes pures. Le monde d'aujourd'hui est bien trop opportuniste pour qu'on puisse y survivre brillamment. Le film connaîtra un bon succès public, et même critique.

En 1992, elle se paie des vacances pour rire et retourne quelque temps à la maison, c'est-à-dire au théâtre, pour y jouer *Solo*, une pièce de William Russell. Gros succès critique et public, la pièce confirme bien la sympathie qu'inspire Balasko. Car le

Sur le tournage de *Sac de nœuds*



public la suit toujours. Lorsque pour *Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes*, elle se transforme en militante au cœur franc, le public suit toujours, même s'il suit un peu moins, et les critiques reconnaissent ses qualités. On peut presque croire que pour elle, c'est maintenant gagné d'avance: serait-elle devenue intouchable?

Ce n'est pas sa courte apparition dans *Grosse Fatigue* qui peut nous permettre d'en juger. Non, le film où elle joue son va-tout, c'est aujourd'hui que Balasko se l'offre en écrivant, réalisant et jouant *Gazon Maudit*. Même de nos jours, il faut un certain culot pour monter une histoire pareille. Pourtant, pas un instant on ne met en doute la crédibilité de sa Marijo, ni la pureté de ses sentiments. Et encore une fois, elle fait la démonstration que son cinéma n'a pas de sexe. Car la thèse de *Gazon Maudit* n'est-elle pas que l'amour n'est pas affaire de genre, s'il peut être affaire de sexualité? Même si elle y malmène quelque peu les hommes, c'est pour mieux nous montrer à quel point ils peuvent aussi être vulnérables. Après coup, on se rend compte qu'on n'est pas loin du *Tenue de Soirée* de Blier. Pourtant, il n'y a pas chez Balasko cette envie de choquer pour le plaisir de faire se courroucer la bourgeoisie de province. Il y a plutôt ce désir de rallier, d'embrasser après avoir frappé. Balasko est cette mère universelle qui tance et récompense.

En dehors de toutes les qualités qu'on peut lui attribuer, elle possède aussi celle d'avoir du flair pour faire connaître les vrais talents. Chacun de ses films nous présente de nouveaux comédiens ou des comédiens sous un jour nouveau. Isabelle Huppert en sex-symbol à-la-Monroe (*Sac de nœuds*), Isaach de Bankolé en inspecteur de police haut gradé ou Jean-Pierre Léaud en commissaire survolté (*Les Keufs*), Daniel Auteuil en émissaire satanique ou Michel Lonsdale en ange Gabriel (*Ma vie est un enfer*), et plus près de nous, Alain Chabat en mari macho (*Gazon Maudit*). Car Alain Chabat, s'il est inconnu ici, ne l'est pas outre-atlantique. Membre à part entière du très populaire trio *Les Nuls*, il a jusqu'à ce jour plus fait dans l'humour troisième degré que dans la nuance des sentiments. Le rôle que lui offrait Balasko était peut-être casse-gueule, mais pas autant que pour elle puisqu'on risquait de lui reprocher son manque de sérieux quant au choix de ses interprètes.

Il est clair que Balasko n'est pas une grande réalisatrice. On ne peut pas tout être. Lorsqu'on écrit et joue aussi bien, on peut bien s'accorder cette faiblesse. Les histoires que nous raconte Balasko seront toujours plus intéressantes que les histoires qu'elle nous montre. Mais ses films ne sont certainement pas plus mauvais que la grande masse de pellicule qui atterrit sur nos écrans chaque année. Simplement, parce que Josiane Balasko est une femme, on la remarque sans doute plus. Aussi, parce que c'est une femme, on s'at-

tend à un ton plus délicat, plus doux. Mais Balasko ne fait pas dans la dentelle et ne veut pas rentrer dans le rang. Tous les rôles forts qu'elle a interprétés étaient avant tout des rôles «bruyants» aussi voyants que ses cheveux orange.

FILMOGRAPHIE

- 1976 **Le Locataire** (Roman Polanski)
- 1977 **L'Animal** (Claude Zidi)
- 1977 **Une fille unique** (Philippe Nahoun)
- 1977 **Dites-lui que je l'aime** (Claude Miller)
- 1977 **Monsieur Papa** (Philippe Monnier)
- 1977 **Les Petits Câlines** (Jean-Marie Poiré)
- 1977 **Nous irons tous au paradis** (Y.Robert)
- 1978 **Les héros n'ont pas froid aux oreilles** (Charles Nèmes)
- 1978 **Pauline et l'ordinateur** (Francis Fehr)
- 1978 **Les Bronzés** (Patrice Leconte)
- 1979 **Retour en force** (Jean-Marie Poiré) (seul. cosc.)
- 1979 **Les bronzés font du ski** (Patrice Leconte)
- 1980 **Clara et les chics types** (Jacques Monnet)
- 1981 **L'Année prochaine si tout va bien** (Jean-Loup Hubert) (seul. cosc.)
- 1981 **Les hommes préfèrent les grosses** (Jean-Marie Poiré) (et sc.)
- 1981 **Hôtel des Amériques** (André Téchiné)
- 1981 **Le Maître d'école** (Claude Berri)
- 1982 **Le Père Noël est une ordure** (Jean-Marie Poiré) (et cosc.)
- 1983 **Signes extérieurs de richesse** (Jacques Monnet)
- 1983 **P'tit Con** (Gérard Lauzier)
- 1983 **Papy fait de la résistance** (Jean-Marie Poiré)
- 1984 **Souvenirs, souvenirs** (Ariel Zeitoun)
- 1984 **La Vengeance du serpent à plumes** (Gérard Oury)
- 1984 **La Smala** (Jean-Loup Hubert)
- 1984 **Tranches de vie** (François Leterrier)
- 1985 **Sac de nœuds** (et scén. et réal.)
- 1986 **Nuit d'ivresse** (Bernard Nauer)
- 1987 **Les Frères Pétard** (Hervé Palud)
- 1987 **Les Keufs** (et scén. et réal.)
- 1989 **Trop belle pour toi** (Bertrand Blier)
- 1991 **Ma vie est un enfer** (et scén. et réal.)
- 1993 **Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes** (Jean-Jacques Zilbermann)
- 1994 **Grosse fatigue** (Michel Blanc)
- 1995 **Gazon maudit** (et réal. et scén.)

Théâtre

- 1981 **Bunny's Bar** (Josiane Balasko)
- 1985 **Nuit d'ivresse** (Josiane Balasko)
- 1988 **L'ex-femme de ma vie** (Josiane Balasko)
- 1992 **Solo** (William Russel)